

Les lois, les mœurs, le culte de vos pères,
Leur belle langue ici sont conservés ;
En ce pays vous trouverez des frères
Par le travail longuement éprouvés ;
Vous entendrez quelques vieux airs de France
Gaimement chantés par nos bons habitants ;
C'est un doux baume aux regrets de l'absence ;
Accourez-donc, ô Français émigrants !

Ne venez point, docteurs en toutes choses ;
Non, sur ces bords, mieux vaudrait un métier.
Mais vous, chercheurs de scènes grandioses,
Vos yeux ici peuvent s'extasier.
Pour admirer des cascades géantes,
De vastes lacs, des rochers, des torrents,
Des monts arides, des plaines attrayantes,
Riches blâsés, faites-vous émigrants !

Nous tous, mortels, émignons vers la vie,
Quand du néant nous arrivons au jour ;
Notre carrière en ce monde finie,
Nous émignons vers l'éternel séjour.
Et ces oiseaux, dont les rapides ailes,
Fuyant les froids, les étés dévorants,
Voient là-haut vers des zones nouvelles,
Ne sont-ils pas aussi des émigrants ?

A. MARAIS.

Montreal, 15 mai, 1862.

PROGRÈS DE L'ÂGE.

L'hiver fuit en secret ; et des pas du printemps
Le son est si léger qu'il échappe à nos sens.
Des fleurs de l'amandier le bouton vient d'éclorre ;
Mais de l'aube à la nuit, et du soir à l'aurore,
En vain, fixé toujours sur son front renaissant,
Notre œil eût épié le bouton rougissant,
Sans voir ce mouvement de la fleur qui s'entr'ouvre,
Et, honteuse, à demi lentement se découvre.

La nuit se mêle au jour qui s'éteint par degré ;
Sans l'avoir vu mourir, on le trouve expiré ;
A pas si mesurés, les ténèbres descendent,
Que leur progrès échappe aux yeux qui les attendent.

Sur le cadran mobile essayons d'épier
Le furtif mouvement de l'aiguille d'acier ;
Mais l'heure au pied discret, rasant l'émail fragile,
Mesure notre vie et paraît immobile.

Tel même, à notre insu, le temps sait nous changer :
Le toucher délicat de son pinceau léger
Épouse nos cheveux de ces molles empreintes
Qui font fuit sur nos fronts la nuance des teintes.

Dans le creux passager de tous ces faibles plis,
Nés de l'émotion sur nos traits assouplis,
Il se cache, et plus tard, sous nos couleurs fanées,
Dans ces sillons plus grands introduit les années.

Beauté, fraîcheur, tout fuit, mais fuit si doucement
Qu'on prend pour du sommeil ce fatal mouvement.
Comment songer qu'une heure, en un si court espace,
Sur notre front vermeil peut laisser quelque trace ?
Le jour passé, le même on se revoit toujours ;
Et, toutefois, la vie est un jour et des jours.
Enfin, l'ombre du soir fait pâlir l'existence :
Du chemin parcouru pour juger la distance,
Alors on se retourne ; et, dans le souvenir,
Deux portraits différents se viennent réunir.
La mémoire de l'âme et le cristal des glaces,
A la fois, tout à coup, vous peignent sous deux faces ;
L'intervalle se comble, et ce lent changement
Vous paraît aussi prompt que l'œuvre du moment.
Heureux alors, heureux si de saintes pensées,
Réchauffent notre cœur sous des cendres glacées,
Si dans nos seins flétris veillo un pieux espoir,
Et si notre œil éteint cherche l'astre du soir !
En vain le flot du temps vient battre nos rivages,

Aux fentes du rocher miné par les orages
Croît en secret la fleur de l'immortalité ;
Son éclat peut braver l'âge et l'adversité.
C'est le jour du trépas qu'elle attend pour éclore,
Sur notre tombeau même, aux feux d'une autre aurore.
Mon cœur ne peut vieillir : dans l'éternelle paix
Je sens qu'il doit aimer plus qu'il n'aima jamais.
Quand les vents font pencher ma terrestre demeure,
O penser consolant d'avancer d'heure en heure
Vers le toit paternel, vers le foyer du jour
Où je vais retrouver la jeunesse et l'amour !

EDOUARD ALLETZ (1).
Esquisses Poétiques de la Vie.

Le Coureur de Bois.

(Extrait d'un Voyage inédit en Canada et aux États-Unis.)

Le coureur de bois est un type français que les premiers besoins de la colonisation ont fait naître au Canada et qui a disparu avec le progrès : c'était le missionnaire du commerce, le porte-balle de la civilisation ; que d'aventures, que de légendes, que de comédies naissaient sous ses pas et germaient autour de lui ! On pourrait résumer toutes ces existences curieuses en une seule et faire un livre charmant. On y montrerait l'homme hardi et rusé du vieux monde trompant sans cesse la cruauté du sauvage et opposant les subtilités de l'esprit à la féroce des instincts ; un caractère résigné à la peine, actuellement gai, et portant sur toutes ses faces l'empreinte française, mêlant des rayons de joie aux plus sombres perspectives. Cette philosophie du savoir-vivre dans les bois au milieu de tous les dangers et de toutes les privations ne se manifestait jamais par un vain étalage de paroles ; elle éclatait dans les faits.

Le Canada, on le sait, ne fut d'abord qu'une mission apostolique ; on n'y allait que pour gagner des âmes : c'était sous Louis XIII, et l'influence d'Anne d'Autriche qui dirigea ces premières expéditions, était éminemment religieuse ; mais bientôt survint une compagnie commerciale qui voulut faire des bénéfices. La seule source de trafics était le commerce des pelleteries ; on commença par prendre tout ce qui fut trouvé aux lieux où l'on s'établissait ; cette ressource fut bientôt épuisée, on employa l'intervention des sauvages de ces localités pour obtenir les pelleteries des nations éloignées ; mais on ne tarda pas à s'apercevoir qu'il résulterait de cette agence une grande augmentation dans les prix et que le plus simple était de faire la commission soi-même. Restait à savoir comment trouver les routes, de quelle manière se présenter sans être reçu à coup de flèches par des nations que l'on ne connaissait pas, desquelles on n'était pas connu, et dont on ignorait la langue. Et puis, il fallait porter des vivres et des marchandises. Toutes ces difficultés auraient arrêté les hommes les plus intrépides ; elles n'arrêtèrent pas les Français ; ils partirent courbés sous d'énormes balles ou traînant sur la neige de longues charrettes de bois, mourant partout sans que le mouvement s'arrêtât ; ce sont là les vrais pionniers de la colonisation ; ils éclairèrent ensuite la marche de tous les voyageurs illustres qui allèrent soit au nord vers la baie d'Hudson, soit au sud vers l'Illinois ou le Mississippi, qu'on ne découvrit que plus de soixante ans après la fondation de Québec. Il y eut dans ce commerce aventureux de très-bonnes et très-mauvaises chances ; on comprend que ceux qui arrivèrent les premiers chez des nations inhabitées au commerce et riches en pelleteries en obtinrent tout ce qu'ils voulurent ; ils revenaient dans les villes de la colonie portant une riche ceinture, des plumes sur la tête et affectant un luxe prodigieux ; en quelques jours ils dissipaient ce qu'ils avaient gagné ; mais ces quelques jours de profusion créaient de nombreux imitateurs qui ne demandaient qu'à repartir avec eux. Ce fut l'âge d'or des coureurs

(1) Edouard Alletz, petit-fils d'un savant célèbre par d'importantes compilations, (Auguste Alletz), est né en 1798 et est mort en 1850. Outre de charmantes poésies trop peu connues, pleines d'une douce et religieuse philosophie, il a publié plusieurs livres très-remarquables, entre autres : *Essai sur l'Homme*, 1826 ; *Esquisse de la Souffrance Morale*, 1828 ; *Mémoires du Siècle*, 1835 ; *De la Démocratie Nouvelle*, 1837. L'Académie a décerné à ce dernier ouvrage un prix de 4000 francs. Elle avait aussi encouragé ses débuts en couronnant, en 1822, un de ses essais poétiques, *Le Discours des Mœurs des Français à Barcelonne*. Il a aussi publié deux poèmes de longue haleine, qui paraissent avoir eu peu de succès ; mais qui, cependant, à en juger par les talents de l'auteur, doivent renfermer de grandes beautés : ce sont *Walpole en trois chants*, et la *Nouvelle Jérusalem en seize chants*.